

Date : 25/06/13

La théologie de la libération est-elle un astre mort ?



Détail de la fresque "Temps de Pâques dans l'Église São Félix de Araguaia" (État du Mato Grosso, Brésil), de Maximino Cerezo Barredo © Benito Pimentel

La théologie de la libération aujourd'hui

Les Communautés ecclésiales de base (CEB) ont montré qu'elles étaient une structure assez solide, résistant efficacement à la répression politique, celle-ci renforçant les convictions de leurs membres. Si l'autoritarisme latino-américain a été le terreau de ce mouvement religieux, si la théologie de la libération a introduit, dans le débat théologique et social, des questions de justice et de participation politique, elle ne semble pas être morte avec la démocratie.

a Évaluation du site

Le site Internet du magazine Le Monde des Religions diffuse des articles concernant l'actualité en rapport avec la foi au sens large.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 5

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Mais non, la théologie de la libération vit. Toutefois, avec la démocratie d'abord, puis avec le tournant à gauche de l'Amérique Latine, les oppositions se sont amoindries, et la théologie de la libération a perdu en visibilité. Elle a moins accès aux médias de masse (télévision, grands quotidiens, internet) que d'autres mouvements religieux, parfois plus conservateurs (notamment les Églises évangéliques). Elle attire moins, mais elle continue d'exister. Elle a même gardé sa place dans le catholicisme romain. Aucun schisme – quelle option improbable ! – aucune désertion de l'Église n'a eu lieu.

Michael Lowy* estime qu'elle est tout sauf morte : « Que la théologie de la libération soit morte, c'est le discours du Vatican depuis des années, relayé par les médias conformistes. Pour le Vatican, la règle reste : Roma locuta, causa finita ("Rome a parlé, la question est close" ». D'après Leonardo Boff, Rome s'est trompée en pensant pouvoir interdire bureaucratiquement la théologie de la libération, et les décisions de la Congrégation de la foi n'ont eu que très peu d'impact sur la réalité sociale latino-américaine : « La théologie de la libération est née du cri des pauvres, et maintenant c'est aussi le cri de la terre qui émeut. Tant que les pauvres continueront à crier et la terre à gémir, sous la houlette du productivisme et du consumérisme, il y aura mille raisons pour avoir une interprétation libératrice et révolutionnaire des Évangiles. La théologie de la libération est la réponse à une réalité injuste et sauve l'Église centrale de son aliénation et d'un certain cynisme ».

En effet, la théologie de la libération est encore présente un peu partout dans la société et chez les chrétiens latino-américains. De nombreuses communautés de base fonctionnent encore pleinement : au Brésil elles sont plus de cent-mille. Certains évêques continuent à se référer régulièrement à ce courant théologique. Des animateurs d'associations se placent dans son héritage, ainsi que des partis de gauche ; le Forum Social Mondial se situe dans son sillage. Des organisations pastorales pour les femmes, les enfants des rues, les mineurs, les prisonniers, et les indigènes (Conseil indigène missionnaire) répondent encore maintenant, en Amérique Latine, aux préceptes de cette théologie. Dans des groupes plus ou moins formels, on continue à lire en profondeur les Évangiles, en y voyant le modèle d'une possible libération de sa propre condition de pauvreté.

En politique même, Lula s'identifie partiellement à cette théologie, tout comme Rafael Correa en Équateur, Fernando Lugo, ancien évêque et président du Paraguay, Hugo Chavez au Venezuela, Daniel Ortega au Nicaragua, ainsi que le prêtre et diplomate Miguel D'Escoto, qui a eu un rôle de premier plan dans la fonction publique internationale. Leonardo Boff affirme, dans un article, que la théologie de la libération a participé à la création d'une culture politique, en aidant les pauvres à s'organiser : « Elle a aidé à créer des organisations sociales comme le Mouvement des Sans-terre, la pastorale indigène, le mouvement noir, et a été fondamentale dans la création du Parti des travailleurs au Brésil, dont le leader, Lula, s'est toujours reconnu dans la théologie de la libération ».

Bien que la démocratie soit maintenant une réalité (démocratie certes « dégradée » – pour reprendre le terme d'Olivier Dabène, spécialiste de la démocratie en Amérique Latine – le développement économique n'a pas atteint tout le monde, loin s'en faut ; les inégalités sont plus fortes que jamais. Les luttes des sans domicile fixe et des sans-terres sont plus que jamais d'actualité.

Le combat de la théologie de la libération contre les inégalités et les dernières prises de position du Pape François contre les dérives financières – et, de façon plus large, contre le néolibéralisme et la mondialisation – pourraient lui apporter un nouvel élan. Option fort possible, d'autant plus que la plupart de ses fondateurs (exception faite d'Helder Câmara, au Brésil, et d'Arnulfo Romero au Salvador) sont encore actifs : D'Escoto, Boff, Frei Betto, Gutiérrez, Evaristo Arns.

Un paysage différent selon les pays

Le paysage de la théologie de la libération n'est cependant pas uniforme ; c'est surtout au Brésil qu'elle est encore très présente grâce aux Communautés ecclésiales de base. C'est ici aussi qu'ont eu lieu les premiers Forums sociaux mondiaux (à Porto Alegre, en 2005 et à Belém do Pará, en 2009). Comme Michael Lowy l'a noté, Chico Whitaker, qui fut à l'origine de ces Forums, est aussi membre de la Conférence nationale des évêques brésiliens (CNBB) et théologien de la libération, tout comme François Houtard, ami de Camilo Torres et de Frei Betto. Ces théologiens constituent une communauté internationale qui se réunit périodiquement, au sein des FSM (réunions de Nairobi, en 2007, et de Dakar, en 2011).

Théologie de la libération et catholicisme romain

Le colombien Alfredo Gómez Muller, professeur à l'Université de Tours, lors d'une interview à RFI (29/07/2009), a expliqué que « l'on observe aujourd'hui un manque de confiance de la part de certaines hiérarchies de l'Église. Dans une université catholique, il est difficile de mener des recherches sur les écrits de Gustavo Gutiérrez et Leonardo Boff ». Dans ces conditions, on pourrait penser que la théologie de la libération finira par disparaître, mais, avec une opposition moins frontale du pape, elle semble pouvoir se maintenir voire même se consolider.

Certes, il ne faut pas confondre l'insistance du pape sur la pauvreté – y compris celle qu'il met en pratique – et l'appartenance à la théologie de la libération. Le débat entre journalistes – mais bien peu entre historiens – sur l'indifférence du pape François envers la dictature en Argentine n'est pas clos, mais l'éloigne tout autant des théologiens de la libération, plus radicaux, que des militaires au pouvoir à l'époque. François ne fait pas partie de la théologie de la libération. Au contraire, il s'est opposé aux prêtres rouges dans les années 1970, afin de maintenir la non-politisation de la Compagnie de Jésus. Chose étonnante, du reste, si l'on considère son engagement contre le gouvernement de Kristina Kircher, 45 ans plus tard. Dans sa volonté de construire une Église des pauvres pour les pauvres, le pape prêche pour un changement non radical dans l'Église, ne touchant que peu au politique, contrairement aux prêtres rouges.

D'après Leonardo Boff, la question de la position du pape par rapport à la théologie de la libération importe peu : « L'important n'est pas d'être ou de ne pas être théologien de la libération, mais d'être en faveur de la libération des opprimés, des pauvres. Et ça, il (le pape) l'est avec une clarté indubitable ». Toujours selon Boff, il faut cesser de s'intéresser à la théologie, mais porter toute son attention à la libération. Quand il dit son désir d'« une Église des pauvres pour les pauvres », le pape est donc théologien de la libération.

De nouveaux enjeux pour d'autres libérations

Michael Lowy explique que, malgré le fait que le Vatican ait interdit aux théologiens de la libération de s'exprimer, ceux-ci n'ont pas disparu : « Leur pensée a évolué. Elle a ouvert des nouveaux chantiers, en analysant l'oppression des femmes, des communautés noires, des indigènes ; elle a intégré les défis du multiculturalisme et de l'écologie, du pluralisme religieux et du dialogue interconfessionnel ».

La théologie de la libération actuelle s'est adaptée aux enjeux modernes, comme en témoigne sa violente accusation de l'« idolâtrie du marché, du néolibéralisme – la forme nouvelle qu'a pris en Amérique Latine ce système intrinsèquement pervers qu'est le capitalisme ». Par conséquent on peut estimer que sa vitalité renaîtra face aux défis posés par les inégalités sociales et économiques, par l'intégration croissante des marchés financiers.

Une théologie athée ?

Le philosophe brésilien Luiz Felipe Pondé** s'interroge, dans un article de Revista epoca, sur la fin ou non de la théologie de la libération. D'après lui, celle-ci n'a pas disparu, car sur elle reposent encore les aspirations d'un grand nombre de catholiques dans les pays en développement. D'après la théologie de la libération, Dieu doit aussi être un révolutionnaire, d'où l'intérêt de cette approche. Mais, toujours selon Pondé, elle a commis des erreurs vis-à-vis du catholicisme romain. Tout d'abord, son association avec le marxisme et ses liens avec l'appareil partisan de gauche (Frei Betto est au Parti des travailleurs, par exemple). Ensuite, sa concentration quasi exclusive sur le prolétariat, laissant de côté le reste du « peuple de Dieu ». En effet, le marxisme interprète l'histoire en termes de lutte des classes, alors que le christianisme est censé promouvoir une voie de salut pour tous. Ceci mène finalement, toujours selon Pondé, à un mouvement religieux séculier qui aurait pu devenir non-confessionnel, en faisant du Christ un libertador, au même titre qu'un Bolivar. Soit. Néanmoins, Pondé passe sous silence le fait que les Communautés ecclésiales de base sont nées dans la prière et que, encore maintenant, leur activité la plus importante est bel et bien la prière.

« A lucha continúa hasta la revolución ! »

En conclusion, dire que la théologie de la libération est morte va trop vite en besogne. Son impact sur le rôle du catholicisme en politique en Amérique Latine a été très fort ; elle a su opérer une synthèse entre textes bibliques et sensibilité sociale et politique. Le pape François, bien que n'étant pas lui-même théologien de la libération, adoptera peut-être à son égard, une position plus bienveillante que celle de Benoît XVI. Le temps nous dira si la théologie de la libération sera capable de donner une nouvelle impulsion au christianisme sur le continent latino-américain et d'avoir un rôle politique aux côtés des plus pauvres. Elle n'a, en aucun cas, perdu de sa pertinence théologique et pratique.

* Michael Lowy est un philosophe marxiste et sociologue franco-brésilien, directeur de recherches émérite au CNRS. Il a écrit sur le messianisme juif, les utopies libertaires et le christianisme de la libération en Amérique Latine. Il est l'auteur de très nombreux ouvrages, notamment de *Marxisme et théologie de la libération*, Amsterdam, Institut International de

Recherche et de Formation, 1989, et de La guerre des dieux. Religion et politique en Amérique Latine, Paris, **Editions du Félin**, 1998.

** Luiz Felipe Pondé est un philosophe et essayiste brésilien. Il est l'auteur de plusieurs livres, dont Guia politicamente incorreto de filosofia (Guide politiquement incorrect de la philosophie), San Paulo, Leya Brasil, 2012, et de Por que virei a direita: Três intelectuais explicam sua opção pelo conservadorismo (Pourquoi je suis devenu de droite : trois intellectuels expliquent leur choix du conservatisme), en collaboration avec J. Pereira Cotinho et D. Rosenfield, San Paulo, 2012.

Pour aller plus loin :

> Qui sont les théologiens de la libération ? Un article également rédigé par Ruggero Gambacurta-Scopello

> « De la théologie de la libération au forum social mondial », Entretien avec Chico Whitaker, par Gilbert Wasserman, La Découverte, Mouvements, 2004/2.